



A.C.C.E.S.
Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

Colloque A.C.C.E.S. 2017
organisé dans le cadre de l'Année France-Colombie
Bilinguisme et diversité culturelle

Maison de l'Amérique Latine – Paris - 19 octobre 2017

Michèle Petit,
Anthropologue, Ingénieure de recherche honoraire du C.N.R.S., Paris.

Avant le langage le chant ?

Avant le langage, le chant ? Michèle Petit, Anthropologue, Ingénieure de recherche honoraire du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris (France). petitmic@univ-parisl.fr

Bonjour à tous. Je voudrais déjà remercier Marie Bonnafé, Evelio Cabrejo et mes camarades d'A.C.C.E.S. pour leur confiance. Dire aussi que c'est pour moi un honneur et un grand plaisir de prendre part à l'Année France-Colombie, et saluer très chaleureusement nos amis de « De Cero a Siempre ». Certains d'entre vous le savent, j'ai pour la Colombie une tendresse particulière car j'y ai vécu deux ans dans mon adolescence, et découvrir ce pays a été un éblouissement.

C'est comme cela que j'ai su très tôt que s'approprier plusieurs cultures, quand elles ne se font pas la guerre, pouvait procurer beaucoup de joie et de liberté, et agrandir considérablement nos espaces intérieurs.

Je vous avouerai qu'à mon plaisir à l'idée de venir ici s'est mêlé un vif sentiment d'angoisse quand j'ai su ce que l'on attendait de moi : que je vous parle d'un sujet immense et sur lequel je me sens peu compétente à intervenir, n'ayant pas mené de recherches récentes : la transmission des cultures, mais aussi la diversité culturelle et les appartenances plurielles. Un sujet qui de surcroît suscite ici, dans ce pays qui se veut « universaliste », beaucoup d'approches idéologiques, de positions dogmatiques, de discours de lamentation.

Ou pour le moins une grande frilosité.

Vivre entre plusieurs langues, plusieurs cultures, n'est pourtant pas un problème. C'est le lot -ou le choix- de quantité d'enfants et d'adultes dans de multiples régions du monde, qui passent en souplesse d'une langue à l'autre et font danser ensemble les cultures dont ils participent. Du reste, faut-il le rappeler, une culture est toujours composite, plurielle, et toujours en mouvement. Ce qui est lourd de conséquences, en revanche, c'est quand une culture est écrasée, méprisée. Quand la seule transmission qui existe est celle des silences sur des pages noires de l'histoire, celle de l'humiliation, de la honte, de la rage. Ce qui est dommageable, c'est encore quand on ne sait plus parler qu'une langue utilitaire, quand les mots sont éteints et ne vous permettent pas, ou plus, d'éprouver un accord avec le monde qui vous entoure.

Ouvrir un monde parallèle qui rend le monde réel habitable

C'est ce que je vais tenter de vous faire sentir et en guise d'entrée en matière, je partirai d'un exemple que j'emprunte à un écrivain grec, Yannis Kiourstakis. Dans un roman largement autobiographique, il évoque une « scène primitive d'affection maternelle » dit-il, qui pourtant met en scène son père (comme quoi là aussi, il peut y avoir de la souplesse).

« Mon père assis sur une chaise, avec moi sur ses genoux, en train de me faire manger ma crème à la petite cuillère, de chantonner à chaque lampée : 'Il boit le bey/il boit l'agha/ il boit le fils du bey', et de me faire danser. Cette chansonnette et ce cérémonial m'avaient tant captivé que souvent je refusais de manger si j'en étais privé »¹.

Plus tard, son père allait passer beaucoup de temps à lui raconter la Crète où il avait vécu, le vieux quartier de la Canée aux ruelles étroites, les marchands ambulants vêtus de pantalons bouffants qui vendaient à la criée du sirop de caroube « *qu'ils servaient glacé au cœur de l'été en conservant le bidon dans un peu de neige fraîche* » (et l'enfant était émerveillé « *à la pensée de cette neige qui ne fondait jamais, de ces hommes qui grimpaient sur ces sommets pour la ramasser, puis qui marchaient des heures entières pour arriver jusqu'à la petite ville* »). Mille détails, mille récits, composant un paysage qui ne ressemblait en rien à l'Athènes des années 1950 où le jeune garçon grandissait, mais qui « *était tout aussi réel que le monde que je pouvais toucher* » dit-il ; « *c'était un monde qui complétait et prolongeait le mien et où il me semblait que j'avais, moi aussi, déjà vécu* »². Un autre monde où l'on accostait « *en utilisant l'une de ces embarcations fantastiques que les hommes avaient inventées pour réaliser cet impossible voyage : les récits, les images, les livres...* »

Cet autre monde, insaisissable, invisible mais « *tout aussi réel* » que le monde que l'on peut toucher et qui le prolonge, ce sont les cultures orales bien plus qu'écrites, qui ont longtemps permis de le façonner. Comme pour ce garçon avec la chansonnette et la petite danse qui l'accompagne, puis l'évocation d'un monde haut en couleurs dont il va s'approprier au point d'avoir la sensation que son enfance a commencé au XIXe siècle. Et cette culture orale, remarquons-le, comprend non seulement les comptines, chansons, proverbes, mythes ou légendes transmis d'une génération à l'autre, mais également des anecdotes, des souvenirs racontés dans une langue qui diffère un peu des échanges ordinaires, plus narrative, poétique, rythmée, habitée : « *Toutes ces*

¹ Yannis Kiourstakis, *Le Dicôlon*, Lagrasse, Verdier, p. 92.

² *Ibid*, p. 97-99.

histoires semblaient provenir d'un seul et même grand conte — que j'écoutais sans jamais me lasser » dit le narrateur.

Parfois, ce sont même des récits de rêves qui ouvrent les portes d'un ailleurs, d'une autre dimension, et je pense à Rachid Bouali qui, dans le numéro de La Revue des livres pour enfants consacré aux conteurs, se souvient de sa mère : « ... chez nous, à la maison, à table, on racontait facilement. Ce n'est pas un métier, c'est une hygiène de vie ! Par exemple, le matin, maman nous racontait ses rêves. Elle mettait son foulard multicolore, ses grandes boucles d'oreilles, on voyait sa gorge toute tatouée, son visage embrumé par la fumée de son bol de café et elle disait : 'J'ai fait un rêve, cette nuit, incroyable, que tu ne peux pas imaginer' ». ³

Oui, une hygiène de vie, comme il dit, ou un art de vivre, grâce auquel le quotidien des enfants (et celui des adultes) se trouvait agrandi, ouvert sur d'autres paysages, un peu fabuleux, doté de fantaisie, de beauté et de sens. Tout un ensemble de mots, de légendes, de récits, ouvrant un monde parallèle qui pourtant vous ancrerait dans le monde réel en le rendant désirable, habitable. Car dès le plus jeune âge, la langue narrative, poétique, cette part essentielle de la transmission culturelle, me semble en rapport étroit avec la possibilité de trouver lieu. De sentir que l'on est non seulement relié à ceux qui étaient là avant nous, mais intimement en relation avec ce qui est là tout autour, que l'on en fait partie, que l'on s'y tient.

Je prendrai un autre exemple que j'ai cité plusieurs fois parce qu'il m'a beaucoup intéressée. Il nous est donné par un documentaire, *La Langue de Zahra*, que l'on peut acheter sur internet ⁴ et qui a été réalisé par une femme, Fatima Sissani, quand elle s'est rendu compte que la langue que sa mère employait n'était pas un simple outil de communication, mais qu'elle avait bien d'autres dimensions. « *Quand elle parlait, c'était comme un chant* » disent Fatima et ses sœurs. Fatima, qui est venue en France quand elle était enfant, explique :

Les Kabyles existent d'abord par la parole. Chaque geste, chaque instant de leur quotidien peut donner lieu à une langue de vers, de métaphores, de proverbes... Ne dit-on pas que dans ces contreforts montagneux dont ils sont les hôtes, la joute oratoire était un exercice courant ? Une réalité qu'on se représente mal lorsque l'on plonge dans la société de l'immigration où ces hommes et femmes, souvent analphabètes, sont relégués exclusivement au rang d'ouvriers et de femmes au foyer... On imagine alors mal les orateurs qu'ils deviennent lorsqu'ils retournent dans leur langue. Cette réalité, je la presentais. J'en ai réalisé toute l'acuité, mesuré la dimension en filmant ma mère, son quotidien et son histoire.

J'ai vu, fascinée, une femme arrimée à sa langue de façon indéfectible. Une femme dévoilant une oralité transmise de génération en génération. Une langue charriant éloquence et poésie pour dire l'enfance bucolique, l'exil, la pauvreté... Cette langue, c'est l'ultime bagage que des milliers d'émigrants kabyles ont emporté avec eux... Une langue pour se construire un ailleurs qui ne soit pas que l'exil... ⁵ « *Dans leur langue, ils sont orateurs et poètes. Dans la langue de l'immigration, ils sont boiteux et force de travail* » dit encore Fatima. Elle était « *fatiguée du regard de la société française sur la première génération d'émigrants. Fatiguée de voir à quel point elle ignorait la culture dont ces gens sont porteurs. Ils étaient perçus comme des indigènes sans culture* » ⁶. Pourtant, ils étaient dépositaires d'une civilisation millénaire. Sa mère n'avait pas voulu apprendre le français parce qu'elle avait mal vécu l'exil qui lui avait été imposé par la pauvreté et par son mari, mais elle avait toujours parlé à ses enfants : « *Ma mère nous a construits par la langue kabyle* » dit Fatima. Cette langue, c'était « *une bibliothèque vivante qui a bercé notre vie familiale.* »

Lors d'un été au pays, elle a donc filmé sa mère et ses amies, et on les voit improviser des poèmes collectifs en faisant les foins, interpeler la montagne, la perdrix, le faucon, les ancêtres. Ces poèmes les relient à l'univers qui les entoure, au monde naturel, au monde surnaturel, aussi, quelquefois. Une femme regarde le paysage et dit : « *Ces montagnes sont notre vie, notre âme* ». Le film montre aussi combien cette langue permet de transformer les soucis et les chagrins en beauté : « *Dès que quelque chose me préoccupe, je lui trouve un poème, dit une jeune femme. C'est une manière de ne pas oublier ce que tu as traversé. Le poème devient un soutien. Ceux qui composent sont ceux qui souffrent. Quand je les dis, je me sens mieux. Terminer un poème me remplit de joie.* » Donc le poème ne fait pas qu'alléger la souffrance, il « *remplit de joie* ». Il a un pouvoir de transfiguration. Si les Kabyles excellaient – et excellent encore, quelquefois –, à jouer avec cette langue poétique, métaphorique, elle n'était pas leur propre, bien entendu. Sous de multiples formes, elle était largement parlée, au quotidien, du Rwanda au Liban, de l'Inde à l'Argentine ou à la Colombie. Les adultes piochaient dans les greniers à histoires qu'ils avaient pu constituer, souvent à partir d'apports multiples. Nos

³ Hors-série 3, octobre 2016.

⁴ Notamment sur le [site des Éditions l'Harmattan](#)

⁵ Cf. <http://lalanguedezahra.blogspot.fr>. Voir aussi <https://vimeo.com/15251885>

⁶ [Entretien avec Fatima Sissani](#), 9 mai 2012.

amis colombiens se souviendront de García Márquez évoquant une Vénézuélienne, « *une matrone pimpante qui avait le don biblique du récit* » et qui l'avait initié « *aux grandes œuvres de la littérature universelle qu'elle transformait en contes pour enfants : l'Odysée, le Roland furieux, Don Quichotte, Le Comte de Monte-Cristo et de nombreux épisodes de la Bible* »⁷. Quant à ses parents, l'un et l'autre excellents conteurs, ils lui disaient « *ensemble, ou en aparté* », l'histoire de leurs propres amours contrariées, pleine de danse et de musique – ils s'étaient connus en chantant des chansons d'amour lors d'une veillée funèbre.

Un rapport au monde doté d'une musicalité

Car ce qui m'a étonnée en rassemblant des « scènes » de transmission culturelle évoquées par des écrivains mais aussi par des gens que je rencontrais, c'est à quel point la dimension chantante de la langue y est fréquemment mentionnée. « *Quand elle parlait, c'était comme un chant* », disaient donc Fatima et ses sœurs. Zahia Rahmani, elle, écrit à propos de sa mère que « *faire du monde un chant* » était son secret, celui des femmes⁸. Encore un exemple, espagnol celui-ci, où Federico Martín dit être né, en Estrémadure, « *dans un paradis où tout chantait, les rivières, les oiseaux, les femmes* » : « *J'ai grandi à l'ombre de ma grand-mère, à l'ombre de femmes qui chantaient, elles étaient analphabètes, mais elles chantaient. Je suis né dans l'amertume d'un frère mort, et cette amertume s'est seulement adoucie par les chants des femmes* »⁹

À propos de l'origine du langage humain, Jean-Christophe Bailly dit : « *Tout ce qu'on peut en savoir et qui est très peu indique toujours la précédence du chant ou du chanté* »¹⁰. Certains chercheurs ont suggéré, en effet, que nos lointains ancêtres auraient chanté avant de parler. Ou bien que le proto-langage et la proto-musique auraient été originellement fondus dans un seul médium¹¹. Proust, déjà, s'était plu à penser que la musique était « *comme une possibilité de communication qui n'a pas eu de suites* » parce que « *l'humanité s'est engagée en d'autres voies, celles du langage parlé et écrit* »¹². Et avant lui, Rousseau avait écrit : « *Dire et chanter étaient autrefois la même chose* », reprenant une formule antique.¹³

La question des origines appelle facilement les mythes, mais quelque chose, en revanche, relève de l'observation : comme Evelio nous l'a souvent dit, dans toutes les cultures, on apprend d'abord la musique de la langue, sa prosodie, qui ne s'enseigne pas mais se transmet. Dans le devenir du petit humain, la parole vaut d'abord par ses modulations, son rythme, son chant, et ce dès la gestation : avant d'être sensible aux syllabes, l'enfant à naître l'est à la mélodie de la voix. Et si la dimension chantante de la langue est souvent évoquée à propos de scènes de transmission culturelle, c'est bien sûr du fait de la grande sensibilité des jeunes enfants aux inflexions de la voix.

C'est peut-être aussi parce que ce qui est ressenti dans ces moments, c'est une sensation d'accord, justement au sens musical du terme. Accord avec le monde intérieur, avec soi-même, mais aussi avec ce qui nous entoure. Comme si c'était tout le rapport au monde qui était doté d'une musicalité quand la langue est « *comme un chant* ». Un peu comme certaines musiques de films vous font regarder autrement les images et vous sentir au cœur même de l'histoire.

Les psychanalystes penseront là à ce que l'on appelle, depuis Daniel Stern, l'accordage affectif, qui s'opère lors des interactions précoces entre adulte et jeune enfant, et je vous renvoie à leurs travaux - je note juste qu'ils ont souvent comparé ces interactions précoces à l'accordage entre des musiciens¹⁴ à une improvisation musicale à deux, ou encore à un ballet¹⁵. Mais quand je fais référence à une sensation d'accord avec ce qui entoure l'enfant, cela excède la mère ou le père, la famille, les proches, et même la société. Ce qui a retenu mon attention, c'est que dans ces évocations de scènes de transmission culturelle heureuse, il était souvent fait mention du monde naturel, de la montagne où l'on va chercher la neige, des étoiles, de l'océan, du fleuve, plus encore des animaux - et pas seulement par ceux qui avaient grandi à la campagne. On n'était pas loin du Jardin d'Eden, ou du moins d'un univers un peu animiste où tout chantait, comme disait Federico Martín, où

⁷ Gabriel García Márquez, *Vivre pour la raconter*, Paris, Grasset, 2003, p. 59-60.

⁸ Moze, Paris, Sabine Wespieser, Poche, 2016, p. 166.

⁹ Conférence lors des « Palavras andarilhas », Beja (Portugal), sept. 2008.

¹⁰ Passer, définir, connecter, infinir, Paris, Argol, 2014, p. 105.

¹¹ Cf. Francis Wolff, *Pourquoi la musique*, Paris, Fayard, 2015, p. 25. Wolff se réfère à l'article de Steven Brown in : Nils Wallin, Björn Merker & Steven Brown, *The Origins of Music*, MIT Press, 2000.

¹² « ... de même que certains êtres sont les derniers témoins d'une forme de vie que la nature a abandonnée, je me demandais si la musique n'était pas l'exemple unique de ce qu'aurait pu être — s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées — la communication des âmes. Elle est comme une possibilité qui n'a pas eu de suites ; l'humanité s'est engagée en d'autres voies, celle du langage parlé et écrit. » (La Prisonnière.)

¹³ Monique Philonenko, « Musique et langage », *Revue de métaphysique et de morale*, 2007/2.

<https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2007-2-page-205.htm>

¹⁴ Maya Gratier, « Harmonies entre mère et bébé. Accordage et contretemps », in : *Enfance et psy*, 2001/1, n° 13. [Consultable en ligne](#)

¹⁵ Bernard Golse, « Daniel Stern : le bébé, la danse et la musique » in : *Hommage à Daniel Stern*, Le Carnet/Psy, 168. [Consultable en ligne](#)

tout parlait. Et c'est une certaine harmonie avec tout cela, une sensation d'être à sa place, de trouver lieu, qui aurait été éprouvée. Harmonie momentanée, mais qui s'inscrit dans le corps et l'esprit, et laisse des traces.

Cet univers animiste, du reste, on le retrouve dans ce qu'ici même nous proposons aux enfants, des petites ritournelles où l'on entend « le loup et le renard chanter » à ces contes qui, comme le dit Gustavo Martín Garzo, « nous révèlent que nous ne sommes pas seuls, que la vie est un courant immense que nous partageons avec les autres individus de notre espèce, mais aussi avec les animaux et les bois, avec les dunes des déserts et les cieux parsemés d'étoiles »¹⁶.

Plus largement, on retrouve cet univers préservé de l'objectivation dans tous ces albums où les ours, les lions, les éléphants, les arbres, et même les objets sont souvent dotés d'une intériorité, d'une singularité. D'une vraie qualité de présence, qu'il s'agisse d'un animal, d'un personnage, d'un paysage.

Beaucoup d'auteurs et illustrateurs « jeunesse » sentent que pour les enfants plus encore que pour nous, appartenir, ce n'est pas seulement faire partie de sa famille, pour fondamentale qu'elle soit, de sa classe, de son groupe d'amis ou d'un pays. Il y a encore autre chose, plus vaste. « *L'enfant rêveur connaît la rêverie cosmique, celle qui nous unit au monde* », écrivait Bachelard¹⁷.

« Du monde, nous avons défait le chant »

Todorov, lui, rappelait que l'homme a « tout autant besoin de communiquer avec le monde qu'avec les hommes »¹⁸. Il évoquait ces temps historiques où la capacité de se sentir en harmonie avec le monde avait été refoulée profondément « *produisant l'illusion que toute communication est communication interhumaine.* »

En lisant ces phrases, je pensais que beaucoup d'Européens de ma génération étaient partis « faire la route » dans les pays d'Orient ou du Sud quand ils étaient jeunes. Peut-être étions-nous en quête d'une telle harmonie, d'une dimension poétique qui nous aurait reliés à ce qui nous entourait, d'une sensation d'appartenir au monde que l'Occident ne nous donnait pas.

Or ce que nous allions chercher des Balkans au Bengale et du Maghreb aux Andes, ceux qui venaient dans nos pays devaient y renoncer. Car en bien des lieux, la tradition orale a été désarticulée, les repères symboliques désorganisés. « *Du monde, nous avons défait le chant* », comme le dit Zahia Rahmani. Et il faut le rappeler, ce chant a souvent été littéralement arraché de la bouche de celles et ceux qui l'interprétaient.

Je prendrai ici un exemple lointain pour dépassionner les choses. Je l'ai découvert en juillet dernier alors que je me trouvais au Canada pour un colloque. De la fin du XIXe siècle à 1996, plus de 150 000 enfants amérindiens, inuits et métis, ont été arrachés à leurs familles pour être placés dans des pensionnats, pour la plupart religieux, où ils devaient acquérir les habitudes des blancs. Sous couvert d'éducation, cette politique avait pour but explicite d'éradiquer leur culture. Dans ces établissements, le taux de mortalité était cinq fois plus élevé qu'au sein du reste de la population, les sévices sexuels courants. Je vous lis un extrait d'un article du journal *The Globe and Mail* qui illustre cette page noire de l'histoire canadienne :

« *Imaginez que vous soyez chez vous avec vos deux enfants, un garçon de 6 ans et une fille de 8 ans. On frappe à la porte. Vous allez ouvrir. Un représentant de l'Etat et un officier de la police montée apparaissent dans l'encadrement de la porte. Les deux hommes vous ordonnent de leur livrer vos enfants immédiatement. Ceux-ci vont être emmenés et placés à l'arrière d'un camion où vous pourrez voir d'autres enfants pleurer. Vous êtes contraint de vous séparer de vos enfants : l'Etat a jugé que vous n'étiez pas apte à les élever du fait de votre race. Tout ce qui comptait pour vous vous a été enlevé.*

Maintenant, imaginez que vous soyez l'un des enfants. On vous conduit à des centaines de kilomètres de chez vous, dans une nouvelle école dirigée par des inconnus. Quand vous arrivez, on vous coupe les cheveux et on vous enlève les vêtements que votre mère vous a confectionnés, puis on les brûle.

Vous êtes puni chaque fois que vous parlez dans votre langue maternelle ou que vous réclamez vos parents en pleurant. Vous êtes perdu, désorienté. On vous a séparé de votre frère, parce que c'est un garçon et que vous êtes une fille. Vous êtes mal nourri, vous avez froid. Dehors, il n'y a pas de cour de récréation, seulement un cimetière pour les enfants qui sont morts dans ce lieu sinistre.

Et puis l'un des professeurs vous fait subir des sévices sexuels. Les autorités ferment les yeux. Enfin, arrivé à l'adolescence, vous avez le droit de partir. Mais pour aller où ? Votre maison a été détruite. Vous ne savez pas à qui faire confiance, ni même qui vous êtes »¹⁹.

¹⁶ Una Casa de palabras, Barcelona/México, Océano-Travesia, p. 54.

¹⁷ La poétique de la rêverie, Paris, PUF, 1999, p. 92.

¹⁸ La Conquête de l'Amérique, Paris, Points Seuil, p. 126.

¹⁹ Paru dans *The Globe and Mail* et traduit dans le Courrier International du 3/6/2015

<http://www.courrierinternational.com/article/canada-amerindiens-un-genocide-culturel>

Voir aussi :

<http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/723529/pensionnats-autochtones-genocide-culturel-seloncommission-verite-reconciliation>

Rose Dorothy Charlie, qui est passée par ces établissements, raconte : « *Ils m'ont volé ma langue. Ils l'ont sortie droit de ma bouche. Je ne l'ai plus jamais parlée. Ma mère me demandait : 'Pourquoi, pourquoi ? Tu peux m'écouter.' Elle disait : 'Je pourrais te l'apprendre.' J'ai refusé. Et quand elle m'a demandé pourquoi, j'ai répondu : 'J'en ai assez d'avoir des claques sur la bouche' ».*

Cette histoire terrible se retrouve ailleurs. En Australie, où des milliers d'enfants ont également été enlevés à leurs familles pour effacer toute trace des cultures et des langues aborigènes - et là aussi des familles blanches et des institutions religieuses se sont chargées de les « civiliser », de les assimiler.

Dans les colonies belges, des milliers d'enfants nés d'un père blanc et d'une mère congolaise, rwandaise ou burundaise, ont été enlevés à leurs mères et envoyés dans des pensionnats religieux puis en Belgique. Ici, songeons aux enfants réunionnais déportés pour repeupler des départements ruraux en métropole, dans les années 1960-70.

Du moins, au Canada, les deux derniers Premiers Ministres ont-ils solennellement demandé pardon. Et tous les partis politiques ont accepté que le gouvernement s'excuse au nom de la population canadienne. Du moins une Commission de vérité et réconciliation a-t-elle recueilli les témoignages de milliers d'anciens élèves et fait un rapport final qui accuse le pays de « génocide culturel ».

Même quand la volonté d'arracher des enfants à la culture de leurs parents a pris des formes moins extrêmes ou moins visibles, ce n'est pas moins une guerre culturelle qui a été menée en bien des lieux. Ici, les immigrés ont longtemps été priés de laisser au vestiaire la langue et la culture dans laquelle ils avaient grandi, de se blanchir de là d'où ils venaient pour embrasser une « identité française » supposée seule à même de « cimenter » une société, comme certains disaient, comme si les humains étaient des pierres. « *En France, nous émergions d'un vide, d'une provenance sans généalogie et c'est au prix de ce déni que l'on devait être accueillis* »²⁰ écrit Zahia Rahmani, exilée quand elle était petite dans un camp où étaient regroupés d'anciens supplétifs de l'armée française comme son père. Enfant, elle avait cherché à lire, à apprendre sur son pays de naissance et n'avait rien trouvé.

Heureusement, sa mère, comme celle de Fatima Sissani, avait su transformer le pays perdu en une « terre fertile et lumineuse » avec des récits où elle contait l'épopée familiale et tout l'univers naturel et fabuleux qui l'avait entourée²¹.

Ce n'est pas si fréquent. Dans les années 1990, quand je faisais des entretiens avec des jeunes dont les parents étaient venus d'autres pays, je leur demandais toujours s'ils se souvenaient de légendes, d'histoires ou de souvenirs que ces parents leur auraient contés. C'était assez rare, et vague. Dans l'exil, beaucoup de gens oublient les histoires qu'on leur a transmises, ou elles leur semblent appartenir à un passé qui n'a plus de raison d'être. Ou bien les enfants se détournent de ce que les parents essaient de leur raconter qui leur fait presque honte, parce que cela ne bénéficie d'aucune reconnaissance. L'évocation de l'épopée familiale n'est pas plus facile, elle peut comporter des pages noires, qui ont été vécues comme traumatisantes. C'est ainsi que dans bien des familles, les mères ont cessé de transmettre une langue porteuse de mythologies et de poésie.

Et les pères sont restés silencieux, en particulier sur les chapitres lourds de l'histoire qu'ils avaient vécue. Le père de Zahia Rahmani, par exemple, traumatisé, a fini par se tuer. Et c'est sa fille qui écrira l'histoire de cet homme qui ne parlait pas. « *Sans langue, il était aussi sans territoire* »²², dit-elle. Car le silence mange non seulement des pans entiers du temps passé, mais encore des pays, des espaces qui sont tirés de sous vos pieds. Dès lors, « *comment faire ressurgir un pays du silence ?* » comme le demande Alice Zeniter dans son beau livre, *L'Art de perdre*²³, que je vous engage à lire, si vous ne l'avez déjà fait.

Plus largement, dans bien des familles, la lutte contre la précarité, ou le travail, accapare le temps quotidien. Vient alors un moment où le langage ne sert plus qu'à la désignation immédiate et utilitaire des êtres et des choses, ou à donner des ordres et demander. Et il manque aux enfants une étape pour intégrer les différents registres de la langue : celle où très tôt, on est initié à un usage des mots aussi vital qu'« inutile », gratuit, au plus près du corps, de la vie, des sens, des émotions, du plaisir partagé, au plus loin du contrôle et de la notation.

Mais il leur manque aussi ces paroles, ces métaphores, ces récits un peu fabuleux, qui vous relient à la montagne et à la neige qu'on y va chercher, aux étoiles, au rivage ou à la ville, et aux autres habitants de la terre, perdrix, faucons, antilopes ou éléphants. Il leur manque tout ce tissu de mots, de proverbes, d'histoires,

²⁰ France Récit d'une enfance, Paris, Sabine Wespieser 2006, p. 37.

²¹ Cf. « Pays de réserve », in : Made in Algeria. Généalogie d'un territoire, MUCEM, Marseille, 2016, p. 11-12.

²² Moze, op. cit., p. 23.

²³ Flammarion, 2017.

de fantaisies, qu'ils pourraient interposer sans y penser entre le réel et eux. Aucun monde fictionnel ne complète le monde réel où ils se trouvent et celui-ci ne leur dit rien, ou il ne leur signifie qu'humiliation sociale et rejet s'il s'agit de quartiers relégués, stigmatisés. Ou pire encore, de camps comme ceux où ont vécu tant de supplétifs de l'armée française et leurs familles, ou tant de réfugiés et leurs enfants aujourd'hui.

Le défi n'est donc évidemment pas seulement scolaire. Ce qui est en jeu avec cette perte d'une langue proche du chanté, comportant une part fictionnelle, métaphorique, poétique, c'est, j'y insiste, une possibilité de se lier au monde, à ce qui nous entoure, y compris ce que nous appelons la nature, d'y trouver lieu.

C'est seulement aujourd'hui qu'on mesure à quel point la crise de la transmission dans une partie des familles exilées ou déplacées a été dommageable. Tout comme la méconnaissance de l'histoire et le silence sur ses pages douloureuses. Beaucoup de jeunes se sentent « désaccordés », déracinés, étrangers au monde et aux lieux où ils vivent – ici comme en Amérique, du Canada à la Patagonie, pour ceux, originaires de communautés autochtones, qui se sont retrouvés aux marges des villes. Et si leur sentiment d'être dissonants vient bien entendu déjà de l'exclusion sociale qu'ils ressentent, elle tient aussi, pour une partie d'entre eux, à l'absence d'une transmission qui aurait rendu le monde un peu plus désirable, plus habitable.

Or nous ne sommes pas sortis du très grand mépris dans lequel ont été tenues les cultures des autres, particulièrement celles des anciens colonisés ou des exilés. Pas sortis d'une grande arrogance. Jusqu'à une date récente, en bien des lieux, les langues et cultures d'origine ont fait l'objet d'un rejet péremptoire.

En France, ce sujet déchaîne encore les passions, on agit à tout propos l'épouvantail communautariste alors qu'au contraire, quand un enfant s'est approprié des fragments de la culture de ses parents et que celle-ci est reconnue, il redoute moins de les trahir. Il peut s'approprier plus facilement une autre culture et se réjouir d'être pluriel. À l'inverse, le mépris des cultures d'origine peut entraîner un renversement du stigmate et la revendication d'une identité « pure et dure », monolithique.

Une langue proche du chanté peut être retrouvée

À cet égard, il est plus que temps de susciter des retrouvailles avec des cultures orales perdues, de donner forme et lieux à tout un patrimoine qui ne soit pas seulement celui d'une culture « dominante », de collecter paroles et écrits, de constituer des archives, d'écrire cette histoire culturelle des immigrations, et pas seulement l'histoire politique et économique. Et les passeurs de livres, de littérature, d'œuvres d'art, peuvent largement y contribuer. Pensons par exemple à ce que font les éditions Didier-Jeunesse pour recueillir des comptines et berceuses du monde, ou des associations comme Musique en herbe.

Évidemment, cela requiert tout un art de faire, de conjuguer oral et écrit, mais beaucoup le pratiquent déjà avec délicatesse, et depuis des années. À A.C.C.E.S., en particulier, où l'on a toujours été attentif à ne pas exclure les parents, mais à les associer. Et je pense à ce qu'avait raconté Danielle Demichel dans le film *Les livres c'est bon pour tous les bébés* à propos d'une femme qui avait pris part à une animation : « *D'un seul coup, toute son enfance est remontée. Et elle s'est mise à chanter parce qu'elle a retrouvé tout un pan de son enfance qu'elle avait oublié. Il suffit qu'il y en ait une qui ait envie de chanter et ça fait contagion* ». Cela m'avait frappée parce qu'en Argentine, on m'avait relaté exactement les mêmes retrouvailles avec une dimension chantante de la langue lors d'ateliers où les contes ou la poésie jouaient un rôle essentiel :

« *Au cours des dernières séances, de nombreuses mères riaient pendant qu'elles chantaient pour leurs compagnes les chansons retrouvées après bien longtemps* »²⁴. Là aussi, cela avait permis à des femmes de retrouver des chants ou des légendes de leur propre enfance et d'en inventer d'autres, de les partager, d'évoquer les situations heureuses ou douloureuses qu'elles vivaient avec leurs jeunes enfants. Et d'avoir peu à peu des échanges plus riches avec ceux-ci²⁵.

Je pense aussi aux ateliers animés par Irene Vasco en Colombie. Irene raconte que depuis qu'elle était très petite, sa mère, qui était chanteuse (nous n'en sortons pas), mais aussi sa grand-mère et son père, ont conté, chanté et lu. Irene est devenue écrivain. « *Raconter des histoires aux enfants, ce travail très heureux et apparemment léger, c'est ma participation à la construction d'une nation* » dit-elle. Pendant des dizaines d'années, elle a parcouru le pays, allant dans des zones où il y avait la guerre, la violence, dans des régions où vivaient des communautés autochtones ou des personnes déplacées (la Colombie compte 6,7 millions de personnes déplacées), ou dans des quartiers de grande pauvreté, des prisons, des hôpitaux pédiatriques. Partout elle y a proposé des ateliers qui suscitent le désir de s'approprier l'écrit – cet écrit dont la conquête est

²⁴ Silvia Schlemenson (dir.), *El Placer de criar, la riqueza de pensar*, Buenos Aires, Novedades educativas, 2005.

²⁵ Cf. Michèle Petit, *L'Art de lire ou comment résister à l'adversité*, Paris, Belin, 2008, p. 66.

si importante, ne serait-ce que pour comprendre les contrats que des multinationales veulent parfois vous faire signer pour prendre vos terres, par exemple.

Mais pour Irene, les livres ne sont pas des objets sacrés. Elle sait les fermer et écouter. Comme ce jour où des bibliothécaires, perturbés par l'arrivée de familles déplacées près de là où ils travaillaient, lui avaient demandé de venir avec eux pour lire des contes. Elle était rompue à ce genre de partages, mais là, à peine lisait-elle une page que l'auditoire se déconnectait. Écoutez-la :

« Les enfants jouaient et se chamaillaient, les grands-mères étaient muettes, absentes, submergées dans des pensées que je ne pouvais atteindre. Pour la première fois, j'ai senti que les livres que j'emporte toujours avec moi ne me servaient à rien. J'ai fermé les livres, j'ai regardé les femmes dans les yeux et je leur ai parlé.

Je leur ai raconté que dans mon enfance, ma maman me chantait une berceuse dont je ne me souvenais pas bien et qu'elles connaîtraient peut-être parce qu'elle était de leur région : la merveilleuse 'Señora Santana, porque llora el niño' ('Señora Santana por qué llora el niño/Por una manzana que se le ha perdido/Yo te daré una, yo te daré dos/ Una para el niño y otra para vos'. 'Pourquoi l'enfant pleure-t-il/Pour une pomme qu'il a perdu/Je t'en donnerai une, je t'en donnerai deux/Une pour l'enfant et l'autre pour toi'). J'ai répété maladroitement deux ou trois mots de la chanson en essayant de réveiller quelque chose en elles. Ça a été comme un miracle. Ce chant de Noël traditionnel des communautés noires du Pacifique m'a ouvert leurs portes, leurs yeux, leur attention, et j'ai pu, enfin, entrer en relation avec elles. Elles m'ont appris à chanter cette chanson et beaucoup d'autres. Peu à peu, elles ont raconté des histoires de fantômes, de pêche, de rivières, de leurs terres. Elles ne parlaient pas de mort, de violence ou de souffrance. Elles parlaient de souvenirs culturels et sociaux : de récits traditionnels des anciens, de chants : des berceuses qui guérissent, des refuges symboliques »²⁶.

Irene a compris qu'avant d'ouvrir des livres, ces femmes devaient retrouver un sentiment d'appartenance à leurs paysages, leurs cultures, leur mémoire : *« Il fallait retrouver et recommencer à transmettre des rythmes, des jeux, des chansons, des narrations, des gestes transmis de génération en génération au fil des siècles, et laissés derrière soi par le déplacement »*. La fois suivante, elle a sorti de son sac des papiers de couleurs, des crayons, des marqueurs, des peintures. Et elle leur a dit qu'elles allaient faire un livre. *« Elles m'ont regardé comme si j'étais folle : 'Nous ne savons ni lire ni écrire' [...] Ce n'est pas grave, vous, vous racontez, moi j'écris et à la fin chacune emportera un livre. »* Pendant des heures, les femmes lui ont révélé des secrets, appris leurs strophes de dix vers. Tout le monde riait. *« Après chaque vers, j'écrivais le nom de l'auteure et le lieu d'où elle venait. L'une après l'autre, elles dictaient avec fierté, avec la dignité retrouvée, avec l'autorité d'une personne âgée qui a des connaissances et qui sait qu'elle doit transmettre les paroles imprimées dans sa mémoire. »*

Irene a confectionné quelques livres artisanaux avec de la laine, elle les a répartis et dit qu'il fallait maintenant les illustrer. *« Pour la première fois, j'ai pu ouvrir mes plus beaux albums pour montrer comment combiner les lettres et les dessins. Il n'était pas encore temps de lire à voix haute. Avec les matériaux dont elles disposaient, les grands-mères ont peint, coupé, collé, enluminé leurs exemplaires comme les anciens copistes. Je les accompagnais en lisant et relisant leurs vers »*. Chacune donnait le meilleur d'elle-même.

Elles ont fait une exposition où chacune a pu montrer son livre. *« Pour comprendre les livres des autres, dit Irene, il fallait d'abord qu'elles fassent leur propre livre. Qu'elles sentent qu'elles avaient en elles quelque chose qui avait une valeur, une sagesse, une maîtrise du monde qu'il fallait transmettre. »*

J'évoquerai encore un autre Latino-américain, ami d'A.C.C.E.S. de longue date, Daniel Goldin. Après avoir été longtemps éditeur, il dirige depuis des années la grande Bibliothèque Vasconcelos à Mexico. Il y privilégie quelque chose d'essentiel en cette époque si brutale : l'hospitalité qui pour lui est affaire de dialogue, de capacité de construire un espace *avec l'autre*. Avec l'extraordinaire diversité de celles et ceux qui cohabitent là, dans la bibliothèque, *« sous la protection du livre, qu'ils lisent ou pas »* comme dit Daniel. Et selon lui, il est temps de se demander *« ce que savent ceux qui ne savent pas »*, de donner voix à des savoirs cachés : *« Une bibliothèque ne doit pas seulement être un espace où sauvegarder la connaissance et la mettre à la disposition du public, mais aussi un lieu où reconnaître des savoirs multiples »*. Par exemple lors de ces « bibliothèques humaines » où l'on « emprunte » quelqu'un pour qu'il vous raconte sa vie ou vous fasse part de son expérience. Car tout le monde a quelque chose à offrir, une histoire à raconter. À la Vasconcelos, la bibliothèque humaine a démarré à l'occasion de la semaine de l'Égalité des genres. On a pu y discuter avec une femme de l'ethnie *mixe* qui élève seule ses enfants, avec un père homosexuel, etc. (J'imagine, ici, les cris

²⁶ « Cuando los libros crecen. Literatura y violencia », Cuatrogatos, <https://cuatrogatos.org/detailarticulos.php?id=811>

(Publié initialement dans la revue Barataria, du Groupe Editorial Norma).

d'orfaire si un grand établissement public proposait une journée sur l'Égalité des genres). D'autres bibliothèques humaines ont été consacrées à la violence contre les femmes, aux tremblements de terre, ou aux langues maternelles, justement. Toutes occasions de célébrer la diversité, non pas comme un slogan, mais en pratique. De découvrir que la réalité est bien plus ample qu'il n'y paraît. De lire autrement le pays et les gens. Je ne peux pas détailler les multiples activités, souvent surprenantes, qui se déroulent à la Vasconcelos (récits du quartier, lecture à haute voix de l'Odyssée – le proche et le lointain -, atelier géométrie et crochet, atelier de photographie, de dessin ou d'écriture autobiographique, salle de langue des signes, tricotage collectif de couvertures pour les sans-abri, chorégraphies où l'on danse avec son bébé, séances de tétées collectives, etc.) Je relève juste l'importance donnée aux bébés, avec un très large programme d'attention à la petite enfance et un diplôme décerné au bout de neuf mois. Celle du jardin qui inspire beaucoup Daniel pour de futurs projets – nous retrouvons la nature. Et je le cite :

Nous, les hommes du livre, nous avons longtemps été soucieux de transmettre ce que nous savions. De dire, écrire et enseigner. Nous supposons naïvement que ce que nous disions, faisons, écrivions, façonnerait les autres et qu'il en résulterait un monde meilleur pour tous. Aujourd'hui, nous savons que ce n'est pas le cas. Mais je ne sais pas si nous avons assez exploré les pouvoirs de l'écoute [...] Parfois j'ai l'impression qu'une infinité de personnes – qu'elles soient ou non lectrices – ont vécu toute une vie sans jamais être écoutées. Et cela m'épouvante et me donne une terrible honte²⁷.

Créer des forums où accueillir la parole des migrants

Aujourd'hui, il y a urgence à penser ces questions, particulièrement avec les réfugiés et leurs familles. Il y a urgence pour ne pas répéter avec eux ce qu'en France, nous avons raté avec bien des immigrés et leurs enfants qui ont dû faire face à la xénophobie et la relégation, mais aussi, pour une partie d'entre eux, à une déculturation dont on parle moins.

Les exilés qui arrivent maintenant en Europe viennent eux aussi de pays où une belle tradition orale, poétique, se chargeait de parler au cœur tout autant qu'à l'esprit et d'équiper les enfants pour qu'ils puissent affronter les adversités et transfigurer leurs peurs ou leurs chagrins. Elle les inscrivait dans la succession des générations tout en ouvrant des ailleurs, mythologiques ou fabuleux, qui nous sont si nécessaires. Cette tradition, déjà mise à mal par la diffusion mondialisée de produits standardisés, l'a été également par les guerres. Une amie qui a longtemps vécu en Afghanistan dit avoir assisté à la fin d'une civilisation, se souvenant de l'époque où, chaque jour, de longues émissions de radio consacrées à la poésie étaient écoutées par des gens de tous âges, tous métiers. Je pense aussi à une jeune réfugiée irakienne dans un camp jordanien qui dit : « *La guerre renvoie les gens au Moyen Age. Elle détruit ce que nous sommes. Les Irakiens adorent le sport et la littérature, et la poésie, et la science, et les jardins, toutes les bonnes choses. Les Irakiens n'aiment pas tous ces meurtres* »²⁸.

C'est pourquoi il me semble essentiel d'inventer aujourd'hui des dispositifs pour que toutes ces cultures, tous ces patrimoines, tous ces « jardins », vivent. De multiplier les lieux où échanger avec ceux qui arrivent, et non pas leur signifier qu'ils doivent laisser tout cela au vestiaire. Je citerai là Florence Prudhomme qui a écouté des réfugiés raconter leur histoire à Calais et qui suggère :

« *Dans chaque pays d'Afrique, ou ailleurs dans le monde, il existe des pratiques artistiques. Les faire revivre permet à ceux qui les exercent de revivre eux aussi, de retrouver leur dignité et la fierté [...] Des réfugiés syriens, kurdes, soudanais ou afghans auraient beaucoup à nous apprendre dans ce domaine, qu'il s'agisse de poésie, de récits, d'épopées, d'architecture, de peintures, de créations dont ils sont riches et qu'ils pourraient faire découvrir aux enfants comme aux enseignants dans les écoles en Europe* »²⁹.

Dans les écoles, les bibliothèques et ailleurs, il nous faut créer des forums où accueillir la parole de ces personnes, où elles puissent faire revivre leurs contes, leurs épopées, leurs chants. Non pas pour les y enfermer, non pas pour les assigner à je ne sais quelle identité communautaire, mais au contraire pour entendre des histoires plurielles, découvrir des arts singuliers, les partager et donner à chacun le désir de s'approprier aussi d'autres cultures, d'autres récits. Car bien évidemment, il ne s'agit pas de cantonner

²⁷ Conversation between Daniel Goldin Halfon, Michèle Petit and Evelyn Arizpe, Poverty and Riches in Children's Literature and the Promotion of Reading : Taking paths back and forth between Latin America and the 'First World', IRSC Congress 2017, "Possible & Impossible Children : Intersections of Children's Literature & Childhood Studies" Keele Campus, York University, Toronto (Canada).

²⁸ « Children of War: Voices of Iraqi Refugees by Deborah Ellis », Book Dragon.

<http://smithsonianapa.org/bookdragon/children-of-war-voices-of-iraqi-refugees-by-deborah-ellis/>

²⁹ « Rwanda, l'art de se reconstruire », Communication lors de la soirée organisée par l'association SOS femmes

Abobo, Paris, 9/4/2016. <https://blogs.mediapart.fr/florence-prudhomme/blog/100416/rwanda-lart-de-se-reconstruire>

quiconque à la case départ ou de glorifier une « mythologie des origines », mais d'apprendre de l'autre, de l'écouter afin qu'il puisse retrouver un pays. Comme pour la mère de Jihad Darwiche, conteur libanais, dont il dit : « Elle était l'étrangère au village. Elle a retrouvé dans le conte ou la poésie un pays »³⁰.

Il s'agit aussi, en partageant des récits ou des gestes artistiques autour de la vie d'avant, de s'en dégager un peu et d'ouvrir un futur aux enfants, en leur évitant ces désarrois « identitaires » qui s'ajoutent à la misère économique et condamnent à l'errance et parfois à la violence. En effet, chacun a droit à une histoire, particulièrement quand elle a été censurée ou qu'elle n'a pas été transmise, quand le lien avec le lieu d'où l'on vient a été rompu. Si l'on a été bercé dans une langue, une culture, puis tenu de grandir dans une autre où l'on se retrouve marginalisé, la capacité à symboliser, à rêver, peut être mise à mal. Il faut alors élaborer des passerelles de l'une à l'autre. Je me souviens d'un jeune homme, Ridha, qui m'avait dit : « C'est difficile de penser devant quand on n'a rien derrière. [...] Il y a un patrimoine qui n'a pas été transmis ou qu'on n'a pas intégré, parce que peut-être qu'on nous a dit qu'il était incompatible avec le patrimoine d'ici, mais je crois que rien n'est incompatible. Tout ce qu'on apprend est compatible, tout ce qu'on a vécu, ça nous a formés ».

Quelle langue parlons-nous, ici ?

Une question, encore, avant de conclure : au-delà de celles et ceux qui ont connu l'exil, quelles langues parlons-nous ? Dans nos sociétés très désenchantées, fondées sur l'objectivation, c'est la raison technicienne, utilitaire, marchande, qui domine. Le rapport aux choses s'y veut de pure consommation, mais aussi, dans une large mesure, celui aux animaux, aux paysages : une prédation, une mise en coupe ravageuse. Et les langues sont bien mal traitées, comme le remarque Olivier Rolin : « La langue, toutes les langues, sont, partout dans le monde, attaquées, dégradées, nivelées, banalisées, leur force expressive est rabotée par l'influence de la langue des médias, qui est à la fois pauvre, répétitive, fabriquée de lieux communs, et envahissante, omniprésente. La langue des médias et aussi celle de la politique, et c'est souvent la même. C'est un énorme édredon qui étouffe, ou en tout cas qui risque d'étouffer, toute expression originale »³¹. Il lui oppose une « langue vaste, complexe, nuancée, à la fois populaire et savante, capable d'exprimer tous les aspects de la pensée, des sentiments, des sensations. Une langue capable de faire voir, toucher, sentir ». La langue de la littérature, orale ou écrite, bien sûr.

En Colombie, à Medellín, se tient chaque année un festival international de poésie - le plus important du monde -, qui attire un public plus nombreux qu'aucun match de foot ne l'a jamais fait. On y dit des poèmes dans de multiples langues. Yves Bonnefoy s'était désolé de n'avoir pu y aller car il y avait vu, grâce à un film, « des centaines de jeunes gens pleins de ferveur » « avec des paroles intensément sérieuses et qui étaient de la poésie ». Bonnefoy s'était dit que la poésie révélait là « sa nature essentielle, que si souvent nous perdons de vue dans nos pays d'Occident (...) Qu'est-ce que la poésie, en effet ? ajoutait-il. Reprendre contact, pleinement, avec les réalités fondamentales de la vie ou de la nature, par désagrégation des représentations conceptuelles, des formulations abstraites qui réduisent ce qui est à simplement de la chose, - chose mesurable, manipulable, commercialisable, chose faite pour inciter au désir de la possession et à l'ambition du pouvoir, chose de mort »³². Pour lui, il était « grand temps de chercher dans la société présente ce qui peut s'allier à la poésie ». Ce n'était pas seulement à la poésie comme genre littéraire qu'il se référait, mais à un mode de relation au monde et au rang de ces alliés, il comptait déjà les jeunes enfants qui avaient « la même expérience de pleine présence du monde que les poètes »³³.

Au rang des alliés, je compterais aussi, pour ma part, celles et ceux qui, un peu partout, dans les contextes les plus difficiles, préservent des moments de transmission poétique. Celles et ceux qui défendent une langue où s'entend encore l'écho lointain du chanté, permettant de prêter un peu plus attention au monde et à ses hôtes, pour tenter de s'y accorder, de temps à autre.

Merci à vous qui, pour beaucoup, vous y employez, jour après jour. Et merci de m'avoir écoutée.

³⁰ Jihad Darwiche, naissance d'un conteur. <http://www.oufipo.org/Jihad-Darwiche-naissance-d-un.html>

³¹ Olivier Rolin, « À quoi servent les livres ? », Conférence donnée à l'invitation de l'Ambassade de France au Soudan, 2011, reproduite sur l'URL de Mediapart : <http://blogs.mediapart.fr/blog/gwenael-glatre/120411/quoi-servent-les-livres-par-olivier-rolin>

³² *La Poésie à voix haute*, Ligne d'ombre, 2007, p. 57.

³³ *Ibid.*, p. 64.